

« CHERCHER L'AMOUR... » : LES RELATIONS SENTIMENTALES DE MADAME BOVARY LUES ET INTERPRÉTÉES PAR LES LYCÉENNES

Anne-Claire MARPEAU

RÉSUMÉ

Cet article propose d'explorer le discours tenu sur les amours d'Emma par des lycéennes de Terminale littéraire qui ont lu le roman *Madame Bovary* de Flaubert dans le cadre du baccalauréat. Les commentaires et interprétations du personnage d'Emma et de ses relations amoureuses révèlent un mélange d'identifications et de distanciations, qui montrent à la fois la construction d'un idéal féminin d'indépendance et d'autonomie, et une croyance forte dans les bienfaits du sentiment amoureux. Les appropriations des lectrices permettent en retour de penser que le texte de Flaubert dans un contexte de réception contemporaine est lu avec difficulté mais qu'il n'en suscite pas moins des réactions vives et un désir d'approfondir certains des questionnements qu'il provoque.

MOTS CLÉS : appropriations – réception juvénile – interprétations – genre – relations amoureuses – littérature

ABSTRACT

This paper explores what highschool students who read *Madame Bovary* by Flaubert have to say about Emma's love relationships. Comments and interpretations of Emma's character and her relationships combine identifications and distanciations, which show all together a feminine ideal of independance and autonomy, and a strong belief in the benefits of love. These readers' appropriations allow us to think that Flaubert's novel is hard to read in a contemporary reception setting. Nevertheless, it triggers vivid reactions and a strong desire to explore the questions it raises.

KEYWORDS : appropriations – young readers – reception – interpretations – gender – love relationships – litterature

Anne-Claire Marpeau est agrégée de Lettres modernes et doctorante en littérature comparée en cotutelle à l'ENS Lyon (CERCC) et à l'université de British Columbia (FHIS). Dans une perspective littéraire, pédagogique et sociologique, elle prépare une thèse sur la lecture de Madame Bovary et en particulier sur les interprétations du personnage d'Emma. Elle travaille sur les théories et pratiques de la lecture et de l'interprétation, en s'appuyant notamment sur les apports des études de genre. Elle fait également partie du comité éditorial du carnet de recherche « Malaises dans la lecture » qui s'intéresse aux enjeux de lecture et d'enseignement des corpus problématiques.

« *Madame Bovary, c'est moi !* », disait Gustave Flaubert. Et ben heureusement, parce que si c'est lui, ce n'est pas moi et moi, je préfère éviter le destin tragique d'Emma. D'ailleurs, personne ne veut de la vie d'Emma Bovary. Elle incarne la fin de tout espoir amoureux : elle trouve un mari, elle trouve un amant, mais trouve-t-elle jamais l'amour ? Bien sûr que non... »

Dorothée Barba, *Le débat de midi*, vendredi 27 juillet 2018, France Inter

À la suite d'une enquête effectuée auprès de lycéens et de Terminales L qui ont lu et étudié *Madame Bovary* de Flaubert (voir encadré), j'aimerais interroger la manière dont l'interprétation des relations sentimentales est au cœur de l'analyse du personnage de Flaubert. Le personnage d'Emma a ainsi fait l'objet de très nombreuses analyses critiques et universitaires, que ce soit dans les journaux et revues au moment de la parution du roman, dans des travaux universitaires à partir du moment où le roman entre dans le canon de la littérature légitime (Genette, 1983 ; Leclerc, 1997) ou encore dans les études de théorie littéraire sur la lecture et la réception (Baudry, 2014). On peut ainsi distinguer deux interprétations du personnage qui correspondent à deux époques de la tradition critique du roman. Dans la critique journalistique, judiciaire et littéraire contemporaine de Flaubert, Emma apparaît tout d'abord comme une femme débauchée parce qu'elle recherche le bonheur et l'amour en dehors du foyer conjugal. Elle se voit donc associée à la figure de la courtisane (Marpeau, 2018). À partir des années soixante, dans la critique littéraire et universitaire qui consacre l'œuvre de Flaubert comme une des premières occurrences de la modernité littéraire (Barthes, 1973 ; Huyssen, 1986) et qui s'interroge sur la réception et l'acte de lecture, Emma apparaît comme l'exemple-type de la « mauvaise lectrice », qui, en rêvant de faire de ses lectures romanesques une réalité, adopte une pratique de lecture naïve et anti-littéraire (Picard, 1973).

Parmi la diversité des interprétations, on observe donc une continuité : Emma est le parangon de la (mauvaise) femme. Courtisane pour certains, « fleur bleue » pour d'autres, idiote pour beaucoup, sa naïveté se trouve subsumée dans une notion psychologique, le bovarysme, cette « pathologie littéraire » (Jayot, 2007) qui naîtrait de la lecture des romans et impliquerait une impossibilité à accepter la réalité telle qu'elle est, non romanesque,

notamment en ce qui concerne la réalité des relations amoureuses. Derrière cette conception du personnage et de son rapport au texte, c'est un archétype féminin qui se révèle. Reflet et instrument des stéréotypes de genre, l'interprétation lectorale moralisante de la manière dont Emma rêve et expérimente ses relations amoureuses est partout et constante dans la culture légitime et sa vulgarisation, comme en témoignent les propos de Dorothée Barba sur France Inter durant l'été 2018.

Dans ce cadre interprétatif, transmis par l'institution scolaire et dans une moindre mesure, la culture populaire, on peut se demander comment le public adolescent majoritairement féminin venant dans l'ensemble de classes supérieures à fort capital culturel reçoit et interprète le personnage d'Emma et ses relations amoureuses. La réception féminine juvénile du roman de Flaubert présente sans doute des enjeux spécifiques en termes de représentations des rôles de genre et de « trajectoire de genre », pour reprendre l'expression de Viviane Albenga qui entend par là « le parcours d'adhésion ou de distanciation à l'égard des normes de genre en vigueur de manière transversale dans la société étudiée ou dans la classe sociale d'origine » (Albenga, 2017 : 26). On repère en effet chez les lectrices que j'ai interrogées des attentes lectorales propres à une communauté interprétative juvénile et féminine. Emma apparaît alors comme une figure-repoussoir, à la fois parce qu'elle ne comble pas les attentes de lecture des adolescentes basées sur la lecture de divertissement ou d'« évasion » (Mauger, Poliak, Pudal, 1999) mais aussi parce qu'elle est aux antipodes des représentations que les enquêtées se font d'elles-mêmes. La perception et l'interprétation du personnage d'Emma par les lectrices révèlent donc à la fois des attentes lectorales romanesques particulières et un rapport spécifique aux normes de genre. Non seulement le décalage entre l'époque de production du roman et la lecture contemporaine de l'héroïne de Flaubert provoque des effets de rejets et d'incompréhension, mais l'adoption d'une attitude de lecture pragmatique dans un cadre scolaire favorise une distanciation face au personnage féminin et ses aventures sentimentales. Les propos tenus par les lycéennes sur la protagoniste permettent de dessiner une trajectoire de genre anticipée ou projetée, dans la mesure où la jeunesse est l'âge des possibles, des parcours non réalisés.

Encadré méthodologique

La recherche a été menée auprès d'une classe de Terminale L d'un lycée général et technologique public favorisé du centre lyonnais durant l'année scolaire 2015/2016, quand le roman de Flaubert, *Madame Bovary*, était au programme du baccalauréat.

Dans la classe, sur les vingt-trois enquêtés, vingt ont indiqué la catégorie socioprofessionnelle de leurs parents. D'après ces informations, treize pères appartiennent aux classes sociales supérieures, un aux classes moyennes, cinq aux classes populaires. La classe comprend un foyer monoparental dont le chef de famille, la mère, appartient aux classes moyennes. Il est également à noter que deux mères des élèves de cette classe sont professeures des écoles, une a été professeure en lycée professionnel, une mère est professeure de mathématiques et d'économie, et trois mères et un père sont professeur·es du secondaire dont trois dans des matières artistiques ou linguistiques et un père est enseignant-chercheur en linguistique. Ces données montrent donc un profil généralement favorisé à fort capital culturel des élèves de cette classe, à nuancer toutefois dans la mesure où trois enquêtés n'ont pas fourni d'information.

Cette classe était composée de 23 élèves dont 20 filles et 3 garçons. La quasi-totalité des élèves était née en 1998 et avait donc 17 ans ou venait d'avoir 18 ans au moment de passer le baccalauréat, sauf une élève née en 1999, et un élève en 1996. Après plusieurs discussions informelles avec l'enseignante, j'ai pu observer un cours de deux heures et présenter le projet à la classe avec trois modalités de participation, sur base volontaire :

-un journal de lecture à réaliser pendant le 1^{er} trimestre au cours de la lecture et de l'étude du roman de Flaubert, journal qu'ont écrit 9 élèves. Trois d'entre eux ont repris leur journal lors de la relecture du roman au 2^{ème} trimestre en période de révision.

- un questionnaire, distribué en classe en avril auquel 21 élèves sur 23 ont répondu. Ce questionnaire visait à interroger les pratiques de lecture des élèves dans un premier temps puis à les interroger sur leur lecture de *Madame Bovary* dans un deuxième temps.

-un entretien semi-directif d'environ 30 minutes en fin d'année scolaire auquel 10 élèves ont participé ainsi que leur enseignante.

Au total, 5 élèves ont participé aux trois exercices, 2 élèves uniquement à l'entretien, 3 élèves à l'entretien et au questionnaire, et 4 élèves au journal et au questionnaire.

Les questions et consignes de l'enquête incitaient les élèves à adopter une attitude scolairement « inopportune » de lecture, pour reprendre les analyses de Fanny Renard (2011). Elles impliquaient de mettre à distance la lecture scolaire et ses attentes puisque les consignes invitaient les élèves à interroger leurs émotions et sensations face au texte. Ces consignes avaient pour but d'un côté de donner une place à la lecture empathique ou éthico-pratique des élèves, dans un cadre d'enquête malgré tout scolaire, mais aussi de voir comment les élèves parvenaient à se déprendre des attentes scolaires face à un texte classique.

Les premières conclusions de l'enquête montrent que les élèves ayant participé à l'intégralité de celle-ci témoignent dans l'ensemble d'un intérêt pour la dimension scolaire du travail et d'un fort capital culturel. Les données récoltées ne permettent pas ou peu d'analyser les lectures des élèves en situation de rejet de l'institution scolaire. L'analyse des données sur l'ensemble de l'année scolaire montre une évolution du goût des lectrices et lecteurs face au texte de Flaubert : si la première lecture a majoritairement été difficile, provoquant un déplaisir, notamment en raison de difficultés à s'identifier aux personnages de Flaubert¹, l'étude en classe a permis l'expression d'un « contentement » liée à l'intérêt du texte dans une perspective d'accumulation de capital culturel et/ou grâce à la dimension heuristique de son étude.

Je me suis appuyée dans l'article sur l'ensemble de mes données, mais pour des raisons liées à l'approfondissement des émotions et au cadre plus intime que semblent permettre l'écriture d'un journal et le déroulé

¹ La critique littéraire universitaire attribue généralement à Flaubert l'invention de la « modernité » esthétique basée sur l'autonomie de l'œuvre, son caractère ironique, individuel et expérimental, rejetant « les systèmes de représentation classique » (Huyssen, 2004 : 60-61). Cette esthétique basée sur la distanciation littéraire peut donc impliquer des effets de lecture spécifiques, comme la difficulté à s'identifier, et contribuer à la construction de la figure de la mauvaise lectrice sentimentale.

d'un entretien, la quasi-totalité des discours analysés provient des journaux et des entretiens. Ces discours ont été prononcés par des filles, à une légère exception près. Seul un garçon, Yann, a participé aux trois exercices. Pour cette raison, je féminise le pluriel pour me référer au lectorat concerné par l'analyse.

METTRE EMMA À DISTANCE

Les lycéennes sont ainsi nombreuses à dire ne pas s'être identifiées à Emma. Mais il faut souligner la polysémie du terme « s'identifier ». Dans leurs dénégations, les lectrices le comprennent le plus souvent dans le sens d'« identification sympathique », pour reprendre la terminologie de Jauss (2017 : 166). Ici, s'identifier signifie « se sentir comme le personnage, se représenter comme ce personnage ». À l'image des enquêtées de Constance Schultheis, « qui expliquent [qu'] ils ou elles se sont identifié·e·s avec des personnages [...] parce que ces personnages rencontraient des problèmes et des combats qui [les] concernaient » (Schultheis, 1990 : 14²), les lectrices interrogées insistent sur l'absence d'identification avec Madame Bovary tout en témoignant d'un investissement affectif fort face au personnage. Même Margot dont le journal de lecture montre qu'elle lit le roman en s'identifiant beaucoup aux personnages de manière cathartique³, dit à deux reprises lors de l'entretien ne s'être « vraiment pas » identifiée aux personnages, puis précise avoir pu s'identifier à des « passages » du texte qui exprimaient les émotions du personnage d'Emma :

Certains passages finalement, où euh...de temps en temps, c'est pas forcément un personnage mais y'a certains passages où par exemple c'est, euh, on peut en parler pour se mettre face à moi, par exemple une dépression, ou après des histoires d'amour tout ça...y'a certains passages finalement où il raconte cette ...cette nostalgie, oui, là-dedans, parfois je me retrouve donc... (Margot, E)⁴

² Je traduis.

³ Selon Jauss, l'identification cathartique correspond au fait de s'investir émotionnellement dans le texte, en souffrant ou riant avec le personnage pour ainsi se « libérer intérieurement » (Jauss, 1978 : 166).

⁴ Les données sont codées ainsi : Q pour « questionnaire », J pour « journal de lecture » et E pour « entretien ».

Pour plusieurs lectrices, Emma apparaît en effet comme une figure-repoussoir, et ce pour diverses raisons complémentaires, dans un refus global de la « faiblesse » du personnage. Emma leur paraît trop dépendante des autres, trop dénuée de ressources face à sa situation et trop inconsciente face au bonheur qu'elle rejette.

Un personnage sans autonomie affective

La première facette de cette figure-repoussoir est celle de la femme dépendante des autres, notamment des hommes. Ainsi Léa m'explique lors de l'entretien qu'Emma manque de lucidité et donc d'indépendance vis-à-vis d'autrui :

Elle est un peu cruche [...] Je pense que y'a aussi une sorte de lucidité, de savoir...de savoir que même si, ben, à la fois c'est la jeunesse et c'est très bien et c'est très beau mais y'a aussi un moment où faut...enfin...où faut profiter de ça tout en sachant que ça a peut-être une fin, tout en sachant que ...où on va avec ça et elle, elle sait pas où elle va, elle est pas du tout, elle est pas du tout indépendante, elle dépend des autres et à ce moment-là, ça peut pas bien se passer, et quand on se repose sur les autres... (E)

Le jugement que la lectrice porte sur le personnage prend une allure de précepte moral sur la manière dont « on » ne doit pas se reposer sur les autres. Condamner l'attitude d'Emma est ainsi une façon pour Léa de marquer son recul face à une situation de dépendance affective à l'égard d'un homme. Rappelons que le père de Léa semble justement ne pas avoir d'emploi stable. Léa me dit ainsi qu'il « change souvent ». C'est la mère de Léa, qui est professeure des écoles, qui incarne la stabilité dans le foyer et semble prendre en charge la constitution du capital de sa fille, la « forçant » à lire des classiques. Elsa regrette elle aussi que le bonheur et la liberté d'Emma doivent passer par la relation amoureuse, dans ce cas hétérosexuelle. Il s'agirait pour le personnage féminin « d'essayer d'attraper quelque chose du bonheur, quoi, d'être libre », mais, ajoute la lectrice, « du coup, c'est terrible parce qu'elle est obligée de passer par des hommes pour essayer d'être libre » (E). D'où le fait qu'une autre fin au roman serait plus agréable pour la lectrice : « Oui, une autre fin où finalement elle a réussi à partir et s'accomplir toute seule, ce serait quand même plus...plus réjouissant » (E). Ici, le *happy*

ending ne passe pas par la rencontre du prince charmant mais par l'affirmation de sa propre indépendance en tant que jeune femme.

On peut faire l'hypothèse que l'absence d'identification avec le personnage d'Emma sert à exprimer une distance face aux attentes sociales de la féminité exprimées dans le texte. Au contraire des enquêtées que Viviane Albenga a interrogées chez qui la lecture de certains textes provoque une « ouverture de l'espace des possibles [qui] permet [...] de s'émanciper des injonctions imposées par la féminité hétérosexuelle qui incite les femmes à adhérer à certains attributs reconduisant la complémentarité des sexes » (Albenga, 2017 : 113), le texte de Flaubert ferme l'horizon de son personnage éponyme et offre aux lectrices une héroïne sans autonomie. Les lectrices adolescentes ne voient pas dans l'héroïne de Flaubert un support identificatoire satisfaisant. L'expérience d'Emma, interprétée comme négative, donne aux lectrices la possibilité de formuler leur résistance face aux injonctions de la féminité traditionnelle qui se construit par rapport à l'homme qui viendra la compléter

La faiblesse du personnage se joue donc pour plusieurs lycéennes dans « un romantisme » – à comprendre ici dans le sens de sentimentalité et non de mouvement artistique – à rejeter : « Innocence, inconscience, ignorance, voilà Emma dans toute sa splendeur : À Rodolphe : 'Tu n'en as pas aimé d'autres, hein ?' / 'Emma se jeta à plat ventre sur son lit et elle y pleura comme une enfant' » (J) écrit Solène dans son journal dans un style télégraphique et poétique. La lectrice cite le texte pour montrer l'équivalence qu'il y a, selon elle, entre la jeunesse d'Emma et sa naïveté face au personnage dont elle est amoureuse, se positionnant ainsi en jeune fille plus avertie. Car un autre aspect de cette figure-repoussoir est le fait qu'Emma ne se « prenne pas en main ». C'est une femme qui ne se bat pas face à ce qui lui arrive, contrairement à l'attitude que beaucoup de lectrices affirment avoir.

L'énervement de la lectrice face à la plainte du personnage féminin est presque un leitmotiv dans les journaux et entretiens. Ainsi Marie semble fortement exaspérée dans son journal, et à nouveau lors de l'entretien, face au comportement d'Emma :

Ce qui m'énerve, c'est qu'elle trompe Charles sans scrupule ET QU'ELLE SE PLAINT TOUT LE TEMPS. (J)

Elle m'agace cette femme quand même, parce que elle est toujours là, en train de gémir de se plaindre, alors qu'au fond, elle a pas non plus... enfin, elle est jamais contente, quoi ! (E)

Je trouve Emma odieuse. Elle m'agace car elle ne fait rien et arrive quand même à blâmer son mari qui se casse en deux pour elle. Si sa vie ne lui convient pas, elle a qu'à se prendre en main et faire quelque chose. Je pense qu'à trop espérer, on finit toujours par être déçu e. (E)

Dans la dernière occurrence, le jugement sentencieux marqué par le pronom indéfini surgit pour témoigner ici d'un désir de distinguer face à cette faiblesse amoureuse du personnage.

Cécile et Jeanne témoignent au cours de l'entretien du même agacement. Elles présentent le comportement d'Emma comme un contre-modèle du leur. Ainsi, Cécile me dit :

Je trouve qu'elle est... moi elle m'énerve en fait. Je sais pas, c'est un truc qui me... comme j'aime pas certaines personnes, je saurai pas expliquer pourquoi. Je sais pas, y'a un truc qui m'embête. Elle pleurniche. Elle pleurniche beaucoup [...]. [L]'écouter pleurnicher pendant cinq-cents pages... malheureusement, je pense que je n'ai pas assez d'empathie pour elle ! J'allais dire d' « antipathie », donc comme quoi, le lapsus... ouais, non je sais pas, ça me... et puis je trouve qu'elle fait pas... prend pas les bonnes décisions, ça m'énerve ça aussi. Comme je ferais pas la même chose, ça m'énerve. (E)

Et Jeanne affirme : « J'aime pas trop quand Emma se plaint, je trouve ça... enfin, elle m'agace en fait du coup je... j'allais un peu plus vite sur ces passages-là. » Et même si elle se dit être romantique comme Emma et avoir pu s'identifier à elle par moments, elle ajoute : « Mais elle me ressemble pas dans le fait où elle s'apitoie vachement sur son sort et, moi, je suis complètement hermétique à ça. » (E). Ici se construit donc dans le discours des lectrices une volonté de s'affirmer comme indépendantes et résistantes face aux déboires sentimentaux et de la vie en général. Il semble que les lycéennes revendiquent une liberté d'esprit et de mouvement, ce qui correspond peut-être à une manière d'envisager leur avenir de jeune fille privilégiée occidentale, refusant le stéréotype de la belle attendant son prince charmant pour commencer à vivre, se voulant aussi autonome que les hommes. Cette attitude témoigne d'une appropriation d'un comportement

associé au genre masculin (autonomie affective, indépendance sociale) et socialement valorisé. Il est d'ailleurs à noter que le modèle familial de ces enquêtées favorise une telle ambition d'autonomie financière, affective et intellectuelle. Sur les vingt enquêtées qui ont répondu, dix-sept indiquent que leur mère travaille. Parmi les trois mères qui ne travaillaient pas ou plus au moment de l'enquête, deux ont exercé un métier. Par ailleurs, onze de ces mères exercent un métier qui les rattachent aux classes supérieures et/ou à fort capital culturel. C'est le cas notamment des mères de Léa, Jeanne, Marie et Cécile.

Pour certaines enquêtées cependant, la distanciation avec le personnage féminin passe par la condamnation de sa faiblesse d'esprit face à l'amour qui lui est offert par Charles ou face au choix de se marier : qu'il s'agisse de le refuser ou de l'assumer, le mariage est un engagement sérieux qu'il faut respecter.

Une mauvaise épouse

Emma apparaît donc dans certains discours comme une femme ingrate qui détruit l'idéal conjugal que constitue un mariage heureux et calme. L'empathie pour le personnage de Charles est ainsi affirmée par plusieurs lycéennes. Solène dénonce la souffrance qu'Emma fait subir à Charles : « Franchement, mon personnage préféré, c'est Charles. Il est le moins extravagant de tous, mais c'est peut-être ce qui fait son charme. Il est dévoué à sa femme, à sa fille, à son métier, je vois pas pourquoi elle va chercher plus loin » (J). Plus tard dans le journal, la lectrice revient sur l'inconscience du personnage qui ne sait pas reconnaître le bonheur d'un mariage confortable : « Je commence à ressentir du mépris pour Emma depuis qu'elle s'est mariée, depuis qu'elle a une vie confortable. Elle ne voit pas la chance qu'elle a et se focalise sur les côtés négatifs de sa vie » (J). Les qualités masculines que Solène mentionne sont d'ailleurs des qualités attendues des hommes dans le cadre conjugal par les femmes de milieu populaire, comme en atteste une enquête de Michel Bozon : en ce qui concerne « les hommes de ce milieu, [le sérieux] désigne une vertu professionnelle liée à un emploi stable et régulier » (Bozon, Héran, 2006 : 118). La catégorie socioprofessionnelle des parents de Solène (père : gérant d'un salon de coiffure ; mère : assistante de formation dans un

OCPA) ainsi que sa moindre maîtrise des attentes scolaires en termes d'expression écrite et de lecture analytique, qui dénotent une moindre maîtrise des capitaux culturels légitimes, peuvent laisser penser que la jeune fille interprète le personnage féminin avec un habitus de classe populaire. Ses réactions de lectrice de type pragmatique face au personnage d'Emma montrent bien que la lecture du texte de Flaubert peut créer un phénomène de projection identitaire.

Solène et Assia notent aussi la pitié qu'elles éprouvent pour le personnage de Charles amoureux et attentionné :

J'ai amené [sic] à de moins en moins apprécier le comportement d'Emma. En effet, après le bal, je trouve qu'elle devient hautaine voire méchante avec son mari qui l'aime plus que tout et qui fait tout pour la rendre heureuse. Elle en contrepartie elle se plaint et ne se contente de rien. (Solène, J)

« [L]e véritable héros selon moi c'est Charles, abnégation, persévérance, tempérance, simplicité, mais toutes ces qualités ne font pas le bonheur d'Emma. (Assia, J)

Solène reproche à Emma de ne pas respecter les règles du jeu conjugal traditionnel : si son mari fait « tout pour la rendre heureuse », il y a une « contrepartie » à donner de la part du personnage féminin. Elle devrait être « gentille » et « se contenter » de ce qu'elle a. On retrouve par ailleurs dans le discours d'Assia les qualités qui font un bon « héros » à ses yeux, à savoir le mari attentif, travailleur et raisonnable. Le cadre conjugal semble être associé au calme et à la simplicité et être pour la jeune fille souhaitable.

Certaines lectrices sont ainsi très choquées par ce qui leur paraît manifester une absence de prise de responsabilité de la part du personnage féminin vis-à-vis de sa famille et de l'institution du mariage. Assia se demande par exemple pourquoi Emma n'a pas été plus intelligente quand il s'agissait de se marier :

Je me pose la question de pourquoi Emma a épousé Charles. Elle pouvait dire non il me semble ? Lorsque l'on fait un choix, on l'assume ! Sartre a dit « La vie est sans excuse ». Jeune fille elle attend le prince charmant chez son papa en baillant aux corneilles. Quand elle voit arriver ce gros balourd de Charles, elle s'exclame : « c'est lui ! ». Déjà ça, ça vous laisse pantois car n'importe qui se rend compte tout de suite qu'ils ne vont pas ensemble. (J)

De même, Margot, lectrice qui par ailleurs affirme « adorer » les romans « à l'eau de rose » – ce sont ses mots – en citant Jane Austen comme exemple (J) et lit le roman en accordant une attention primordiale aux relations amoureuses des personnages⁵, semble aussi très choquée par cette absence de réflexion critique du personnage face au choix de se marier :

Ceci dit je me souviens parfaitement de ma réaction lorsque dans le livre, on apprend que 2 jours après son mariage, Emma s'ennuie déjà... Je me suis dit quelque chose comme : « Ce n'est pas possible qu'elle s'ennuie DÉJÀ ! Peut-être aurait-il fallu qu'elle réfléchisse un peu plus avant de se marier ». Je ne sais pas pourquoi mais ceci me révolte encore !!! Je n'arrive pas à croire qu'elle puisse s'ennuyer si rapidement alors que le mariage me paraît une décision super importante dans notre vie ... (J)

Margot présente à bien des égards des attentes lectorales romanesques : elle lit le roman de Flaubert en s'attachant aux étapes de la relation amoureuse, elle joue avec le support livresque et le carnet de lecture en associant par exemple la couleur rose aux passages qui l'ont le plus touchée, ces passages renvoyant aux émotions amoureuses d'Emma. Comme Janice Radway l'a montré, les lectrices de romans « à l'eau de rose » qu'elle a interrogées attendent de leurs héroïnes préférées qu'elles soient indépendantes et intelligentes (Radway, 1984). Le mariage est alors censé consacrer la réussite de ces héroïnes : il est le signe du pouvoir transformateur de ces femmes et du « fantasme conventionnellement attribué à toute femme : que, par amour, un homme dépose à ses pieds les emblèmes de sa puissance » (Illouz, 2014 : 89). Pour Margot, il est donc incompréhensible que l'héroïne ne soit pas heureuse si elle prend la décision de se marier.

Parler de « décision » ou citer l'existentialisme permet en outre à Margot et Assia d'affirmer l'importance du choix du ou de la partenaire. Le thème de l'autonomie féminine réapparaît, cette fois quand il s'agit de commenter les décisions du personnage : « assumer » ses choix, c'est être maîtresse de sa vie. Ce discours est également pour Assia l'occasion de mettre à distance le *topos* littéraire et social du prince charmant. On peut donc déceler

⁵ Le terme « amour » et ses dérivés revient notamment onze fois dans son discours, tous supports confondus, ce qui dénote une forte préoccupation pour cette thématique.

dans ces discours qui mettent l'accent sur le choix individuel et la responsabilité affective une manière de se représenter l'amour et le désir amoureux qu'Eva Illouz qualifierait de moderne : « Le moi – et sa capacité apparemment infinie à articuler et raffiner ses critères dans la sélection de son partenaire – est une entité continuellement consciente du choix et responsable de ce choix. Le désir est structuré par le choix qui est une action double, à la fois rationnelle et émotionnelle » (Illouz, 2012 : 6989).

Dans l'ensemble de ces propos tenus sur Emma, ce ne sont donc pas les relations amoureuses du personnage que les lectrices condamnent mais la manière dont Emma les gère : soit trop dépendante des hommes qu'elle aime, soit trop inconsciente pour valoriser l'amour et le respect de son mari. Les discours sur Emma témoignent donc d'une « stratégie plus ou moins consciente de présentation de soi conforme aux rôles sociaux sexués » (Charpentier, 2006 : 135). La façon dont les lectrices commentent le parcours amoureux du personnage de Flaubert est à cet égard représentative. Certaines jeunes filles semblent envisager une vie réussie à l'aune de l'indépendance affective et sociale, sans doute en concordance avec un milieu social favorisé qui leur ouvre la perspective d'une indépendance financière. Une analyse sociologique des dynamiques de valorisation et dévalorisation des caractéristiques de genre peut aussi expliquer l'attitude des lectrices à l'égard d'Emma. Comme l'ont montré Christine Détrez, Patrick Cotelette et Charline Pluvinet en analysant des réceptions adolescentes du *Seigneur des Anneaux* :

La critique féminine des stéréotypes genrés émane principalement des adolescentes des milieux les plus favorisés, pour qui elle fonctionne comme un véritable moyen de distinction : pour ces jeunes filles, la « vraie » fille, c'est-à-dire la « chochette », c'est l'autre, et surtout pas elles [...]. Disposant de capitaux sociaux et scolaires, ces jeunes filles n'entendent pas les amoindrir par l'adoption d'une identité dont elles perçoivent la valeur différentielle (Détrez, Cotelette, Pluvinet, 2007 : 57)

D'où le rejet peut-être des stéréotypes de la « féminité » et l'affichage de la « virilité » (*ibid.* : 59). Au contraire, une lectrice comme Maïwenn, qui vient d'un milieu social populaire (ses deux parents sont gardien ne s d'immeuble) affirmait dans son questionnaire pouvoir s'identifier un peu à

Emma car elle voyait dans son romantisme une caractéristique essentiellement féminine : « comme elle », écrivait-elle, « nous avons toutes rêvé au prince charmant ». Le « nous » incarnait bien cette communauté féminine sentimentale dont Maiwenn se revendique. Certaines lectrices semblent d'ailleurs accorder une importance primordiale à l'institution matrimoniale en tant que gage de bonheur. Emma, qui bafoue les principes du mariage moderne, basé sur les sentiments, est alors un contre-modèle. La critique du comportement d'Emma dans le cadre de la relation conjugale fait écho au discours contemporain de la « norme conjugale » (Détrez, Simon, 2006 : 3590), qui consiste à placer la relation amoureuse au cœur de toute existence et à faire du couple la structure élémentaire de la société.

En parlant d'Emma, ces lectrices parlent donc d'elles-mêmes et de leur avenir. Ces lectures du parcours amoureux d'Emma témoignent d'une lecture juvénile, effectuée à cet âge de la vie qu'est l'adolescence, durant lequel les lectrices ne sont pas confrontées à la question du « vieillissement social », défini par Pierre Bourdieu comme « ce lent travail de deuil, ou si l'on préfère, de *désinvestissement* (socialement assisté et encouragé) qui porte les agents à ajuster leurs aspirations à leurs chances objectives, les conduisant ainsi à épouser leur condition, à *devenir ce qu'ils sont*, à *se contenter de ce qu'ils sont* [...], à *faire leur deuil* de tous les possibles latéraux, peu à peu abandonnés sur le chemin et de toutes les espérances reconnues comme irréalisables à force d'être restées irréalisées » (Bourdieu, 1979 : 3008) ⁶.

Au contraire, les enquêtées appartiennent à la jeunesse, cette âge social « crédit[é] d'une sorte de *licence provisoire* » (*ibid.* : 5813) dont les « modes » et « modèles esthétiques et éthiques » manifestent que l'« on n'est pas fini, défini » (*ibid.* : 4190). L'avenir est ouvert aux enquêtées, plein de possibilités non réalisées. Les commentaires de lectrices, qui dévalorisent la trajectoire de genre d'Emma – femme dépendante des hommes, qu'elle soit mariée ou amante, dont le champ des possibles limités est interprété comme la conséquence d'une incapacité individuelle à prendre en main son destin affectif – renvoient sans doute aux représentations de leur propre « trajectoire de genre », dans un mouvement d'anticipation et d'appréhension de soi. La

6 [C'est l'auteure qui souligne].

lecture ici est bien identificatoire et Emma y apparaît comme un contre-modèle. Elle est une version dévalorisée de soi en tant que jeune fille, qu'il faudrait mettre à distance tout en ressentant de l'empathie à son égard.

DE LA DÉVALORISATION À L'EMPATHIE

Une héroïne dévalorisée et dévalorisante

Madame Bovary est un roman qui diffère des canons du corpus scolaire qui met principalement en scène des héros masculins valorisés. Une étude du centre Hubertine Auclert sur les manuels scolaires de français de seconde générale, technologique et professionnelle montre en effet que les personnages féminins sont souvent représentés dans le cadre scolaire selon des rôles stéréotypés qui ne sont pas ceux du héros traditionnel caractérisé par la force, le courage, le savoir-faire technique et la création : « Plusieurs images de figures féminines apparaissent régulièrement : la femme icône de beauté, la femme fatale, la femme animale, la femme muse et amante de l'auteur ou de l'artiste » (Hubertine Auclert, 2013 : 24). Quelques rares initiatives consistent à « présenter davantage d'héroïnes contemporaines, non traditionnelles, et les valoriser » (*ibid.* : 26). La récurrente mise en valeur des héros virils est ainsi un facteur explicatif des préférences lectorales pour les personnages masculins : comme le montre Constance Schultheis lors de son enquête, filles comme garçons préfèrent les protagonistes masculins, les filles s'identifiant davantage à eux plutôt qu'à des personnages féminins peu valorisés et valorisants (Schultheis, 1990). C'est aussi ce que Viviane Albenga découvre dans son enquête, en reprenant la typologie des identifications construite par Jauss (1978), dans la mesure où les héros masculins suscitent chez les lecteurs et lectrices interrogés une lecture admirative, là où les personnages féminins suscitent l'empathie ou la pitié : « [L]es identifications qui s'attachent à des personnages littéraires opposent les identifications admiratives des lecteurs envers des héros masculins voire virils, à des identifications empathiques et cathartiques à l'égard de femmes dont l'expérience met au jour le caractère arbitraire des normes de genre » (Albenga, 2017 : 90).

Emma n'est dans ce contexte pas une héroïne satisfaisante, puisqu'elle ne permet ni une identification admirative ni une identification cathartique. Elle ne possède aucune agentivité, ni celle d'une héroïne de roman

sentimental, ni celle d'une héroïne de roman d'aventure. Tout d'abord, le texte s'ouvre sur un portrait de Charles, ce qui fait qu'Emma est présentée à la lectrice ou au lecteur, par le titre et *l'incipit* du roman, comme « la femme de... ». Ainsi, le roman de Flaubert ne reprend pas le canevas des romans à l'eau de rose, dont le « contenu patriarcal [...] décri[t] le parcours semé d'embûches qui permet à l'héroïne de transformer un homme fruste voire violent en mari idéal » (Albenga, 2017 : 17) et qu'on retrouve d'ailleurs dans des textes classiques cités par certaines lectrices comme *Le Bonheur des Dames* ou *Orgueil et Préjugés*. L'amour d'Emma n'a aucun pouvoir de transformation sur les personnages masculins : Charles reste le même, Rodolphe également et Léon change mais au contact des prostituées parisiennes. Au contraire, ce sont les hommes qui changent Emma, comme lorsque Rodolphe lui enseigne des pratiques sexuelles qualifiées de « libertines ». Emma n'est donc pas un support satisfaisant d'émancipation féminine, telle qu'il a pu être repéré chez les lectrices de Janice Radway (Radway, 1991 [1984]) ou de Viviane Albenga.

Par ailleurs, Emma ne répond pas aux attentes construites par les héroïnes contemporaines de littérature de l'imaginaire, qui prennent leur destin en main pour accomplir une quête, sur le modèle des héroïnes des romans de Pierre Bottero ou de J-K. Rowling également cités par les lycéennes. Emma n'est pas une femme non liée, elle est au contraire emprisonnée dans un contexte social et politique. Or, comme le souligne Viviane Albenga, les héroïnes non liées sont des supports d'identification satisfaisants car elles « remettent en question les limitations à la mobilité des femmes, que cette mobilité soit physique, amoureuse ou identitaire. On a en effet constaté que les figures féminines suscitant l'identification transgressent toutes les restrictions à la mobilité physique, amoureuse et identitaire, auxquelles peuvent s'ajouter les obstacles à la mobilité sociale » (Albenga, 2017 : 100).

Ainsi, les jugements prononcés par les lectrices à l'égard d'Emma semblent montrer une forme d'indécision quant à la valeur à accorder au parcours amoureux du personnage féminin. D'un côté, la condamnation morale transparait quand il s'agit de commenter le comportement du personnage vis-à-vis de sa famille. Plusieurs lectrices reprochent ainsi à Emma de ne pas reconnaître l'amour que son mari lui porte. De l'autre, une vive

compréhension est affirmée vis-à-vis du désir de liberté et d'amour que ressent le personnage. Les propos de Camille dans son journal sont emblématiques de ce jugement double. Commentant la rencontre du couple Bovary avec Léon dans l'auberge de Yonville, la lectrice note :

Dans ce passage je trouve qu'on est pris de pitié pour Emma et Charles. Mais d'une pitié différente. Celle que j'ai pour Charles est à cause du fait qu'il ne voit pas que sa femme se joue de lui. Et lui, il lui donne toute sa confiance. Je trouve que cela est assez dur pour Charles qui, je pense, aime sincèrement Emma. Mais en même temps, on a un sentiment de pitié pour Emma. Car même si elle fait du mal à Charles, elle est aussi très malheureuse dans la vie qu'elle mène. Donc quand Léon apparaît, on a envie qu'elle soit heureuse. (J)

Cette indécision semble montrer que la relation amoureuse est globalement perçue par les lycéennes comme une situation positive : pour beaucoup, l'amour est une valeur « morale » en soi. De sorte que la recherche amoureuse d'Emma est validée, tout comme le comportement d'amoureux transi de Charles, ce qui mène inévitablement à une contradiction.

Comprendre le personnage

Quand il y a identification avec le personnage féminin, elle est rarement énoncée comme telle car l'identification est comprise par les élèves comme une identification sympathique (Jauss, 1978). Margot voit ainsi dans le comportement d'Emma qui cherche le bonheur amoureux auprès de plusieurs hommes un comportement féminin, dont elle semble reconnaître avec hésitation la parenté avec le sien :

Margot : [U]ne femme qui va chercher à droite à gauche des hommes, c'est vrai qu'on peut très rapidement avoir cette idée d'une femme qui, oui qui va chercher différents hommes, et pour le coup mon point de vue, c'est vrai que... il est différent puisque moi je vois plus vraiment le côté de...de la femme qui va aller chercher...(long silence)

Enquêtrice : ...l'amour ?

Margot : C'est ça, oui. (E)

Certaines jeunes filles cautionnent donc les errances du personnage féminin au nom du bonheur en tant qu'il est synonyme d'amour : dans leur discours, l'amour apparaît bien comme une « valeur phare de la féminité contemporaine » (Détrez, Simon, 2006 : 3650). On assiste alors à une

réception féminine du personnage féminin sur un mode cathartique, certaines lectrices disant éprouver de la pitié pour le personnage et ses déboires amoureux. Marie note ainsi dans son journal : « [J]'ai de la peine pour Emma car en tant que lecteur, on sait que Rodolphe ne veut pas partir [...] => Emma va se prendre une grosse claque » (J). Camille écrit elle aussi qu'« il est très pénible de voir Emma continuer à espérer quelque chose qui n'arrivera jamais. Mais auquel elle continue de s'accrocher désespérément » (J).

La compréhension des malheurs d'Emma va donc avec un mode de lecture pragmatiquement ancré qui passe par le fait d'associer ce qui se passe dans le livre à sa propre vie. Plusieurs lectrices avouent rêver d'amour et de bonheur comme Emma : « Quelquefois oui : j'ai pu m'identifier à Emma lorsqu'elle rêvait d'amour romantique intense et passionné et lors de ses déceptions amoureuses. Il m'arrive également de « bovariser » à mes heures perdues ! » (Q), écrit Jeanne. La lectrice explicite ceci dans l'entretien, en rapportant certains événements de la vie d'Emma à ceux qu'elle a pu vivre :

[D]es fois, j'ai le sentiment qu'elle perd un peu espoir en... dans le masculin en fait, qu'elle perd espoir en l'homme et ça m'est déjà arrivé (rires) donc des fois, je me retrouve un peu là-dedans, oui, j'ai pensé à la même chose. [...] Mais oui, son désespoir parfois faisait écho au mien, à certains moments, et c'est pour ça que j'ai réussi à m'identifier à elle de temps en temps. (Jeanne, E)

Mathilde et Marie font elles aussi des ponts avec leur propre vie :

Question : Vous êtes-vous identifié au(x) personnage(s) ?

Réponse : Terriblement. C'était grave. Essentiellement Emma et Charles. Parfois j'arrêtais la lecture pour méditer mon comportement avec les hommes, je trouvais des ressemblances terrifiantes. (Mathilde, Q)

« [E]lle redoubla de tendresse ; et Rodolphe, de moins en moins, cacha son indifférence ». Cette citation fait écho à une expérience de ma vie. Pour moi, cette phrase signe la fin de la relation Rodolphe/Emma du moins de la complicité qu'ils pouvaient avoir » (Marie, J)

Là où Mathilde assume une lecture identificatoire empathique, Marie dit ne pas s'être identifiée à Emma lors de l'entretien, mais son journal témoigne du contraire, puisqu'elle associe son expérience amoureuse à celle du personnage.

Si plusieurs lectrices comprennent Emma, c'est également au nom, semble-t-il, d'une communauté d'esprit qu'elles qualifient de « féminine ». Ainsi, Jeanne à qui je demande : « Est-ce que vous pensez qu'on pourrait transposer cette situation d'Emma en situation contemporaine ? » me répond :

Oui, je pense, tout à fait. Je pense que on est toutes, enfin, on a toutes des moments où on est un peu perdues dans des rêveries, du bovarysme complètement, enfin, peut-être un peu moins parce que Emma, vu qu'elle a toutes les restrictions de la femme à cette époque-là, du coup c'est plus compliqué pour elle, mais même nous qui avons plus de liberté au XXI^e siècle, je pense que y'en a plein qui se perdent dans des rêveries comme ça et qui trouvent pas, je sais pas, le bonhomme ou (rires)... je pourrais pas dire, mais oui, je pense que c'est possible. (E)

Ici encore, l'humour du terme « bonhomme » et le rire d'auto-dérision viennent ponctuer un aveu dont l'aspect intime gêne un peu la lectrice. Encore une fois, il ne semble pas facile de reconnaître en tant que jeune fille que rencontrer un partenaire amoureux est un objectif personnel. Jeanne ne voit d'ailleurs pas dans le bovarysme une caractéristique uniquement féminine. La lectrice nuance en effet ses propos, quand je lui demande : « et vous pensez que c'est typiquement féminin ? » Elle me répond avoir changé d'avis : « Non. Enfin, je pensais ça il y a quelques années jusqu'à ce que je rencontre un ami qui soit un peu comme ça, qui rêve de la femme parfaite, et d'histoires pleines de rebondissements et de romantisme. Non, il y a plein de garçons qui sont comme ça (rires)... J'en connais deux-trois » (E).

On peut donc émettre l'hypothèse que l'indécision lectorale quant au jugement à porter sur les expériences amoureuses du personnage d'Emma vient du fait que cette dernière ne répond ni aux attentes traditionnelles des rôles de genre dans les romans d'amour, où le personnage féminin romanesque parvient à trouver le bonheur à force d'abnégation et de tendresse, ni aux attentes contemporaines à l'égard d'une féminité qui se veut de plus en plus autonome. On voit comment les jeunes filles essayent dans leur lecture de négocier les attentes sociales contemporaines à l'égard de la féminité et des relations amoureuses et sexuelles, sources de contradictions entre « la liberté sexuelle et la structure sociale traditionnelle de la famille,

entre la quête individuelle de plaisir et l'accomplissement des devoirs familiaux » (Illouz, 2014 : 73). Contrairement à Ana dans *Cinquante nuances de Grey*, Emma n'est pas une héroïne positive en ceci que l'identification au personnage ne permet pas de « concilier les impératifs contradictoires de l'autonomie et de l'attachement » (*ibid.* : 133). Au contraire, l'altérité d'Emma n'est pas, ou rarement, un support de lecture émancipatrice pour les lycéennes.

CONCLUSION

Autour de ce mélange d'identifications et de distanciations vis-à-vis du personnage principal se révèlent à la fois les attentes des lectrices en termes d'héroïnes romanesques et les représentations que les jeunes filles se font de l'amour, des normes et des rôles de genre dans une relation sentimentale. J'entends « représentations » ici au sens de « représentations sociales » telles qu'elles sont définies par Denise Jodelet à savoir des « réalités mentales » qui « nous guident dans la façon de nommer et définir ensemble les différents aspects de notre réalité de tous les jours, dans la façon de les interpréter, statuer sur eux, et, le cas échéant, prendre une position à leur égard et la défendre » (Jodelet, 2003 : 47). Les représentations sociales ont une incidence sur les relations intimes et les comportements. Les représentations du genre par les lectrices lycéennes sont donc partie prenante de leur activité interprétative, elle-même issue d'une communauté de lecture, et elles témoignent de leurs perceptions de phénomènes qui les touchent individuellement. En rejetant Emma tout en la comprenant et en souffrant avec elle, les lycéennes disent ce qu'elles pensent des relations amoureuses, de leur nécessité mais aussi de leur difficulté, et de la manière dont elles se positionnent face à l'expérience de ce sentiment en tant que jeunes filles et en tant que lectrices.

La dévalorisation d'Emma par son lectorat perdure alors. Mais il est intéressant de noter que ce n'est pas exactement sur les mêmes critères que ceux des deux époques de la tradition critique du roman que la sanction se fonde. Le rejet de l'immoralité du personnage féminin, traitée de courtisane par les lecteurs contemporains de Flaubert, et le rejet de la stupidité du personnage féminin, anti-lecteur, par le renouveau de la critique littéraire des

années soixante, ne se retrouvent pas exactement dans la bouche des lectrices lycéennes. Ce qui ressort des interprétations du personnage par ces dernières est un jugement moral lié à un mode de lecture éthico-pratique (Lahire, 1993) dans lequel les lectrices évaluent Emma à l'aune de leurs propres actions.

Emma apparaît donc comme un contre-modèle de la lectrice adolescente. La résignation que le parcours d'Emma impose est à l'opposé de l'ouverture des possibles que représente cet âge. Certaines interprétations du parcours amoureux d'Emma témoignent ainsi d'une conscience et d'un rejet des inégalités de genre dans le texte de Flaubert, chez des jeunes filles favorisées pour qui l'autonomie financière et affective est désormais une valeur sociale. Le texte semble par ailleurs renvoyer le lectorat féminin à une identité de genre vécue avec violence, sans catharsis ou émancipation possible. Eva Illouz souligne à cet égard le « caractère moderne » de l'amour représenté dans le roman de Flaubert. Cette interprétation du roman correspond à l'analyse des réceptions de *Madame Bovary* par les lycéennes. Pour Eva Illouz, en effet, l'amour moderne, vécu par Emma, est « une émotion par anticipation : il contient des scénarios affectifs et culturels répétés avec soin, qui façonnent le désir d'émotion et la vie bonne censée l'accompagner » (Illouz, 2012 : 6297). Si les lectrices ne peuvent ou refusent de s'identifier à Emma, c'est peut-être que leurs anticipations de l'avenir « conjuguent un projet émotionnel et un projet d'ascension sociale » (*ibid.* : 6324), comme celle du personnage. Mais Emma, en ne réussissant pas à actualiser ces projets, soit en raison de sa propre incapacité, soit en raison d'un environnement perçu comme sexiste, constitue un contre-modèle évident et terrifiant.

BIBLIOGRAPHIE

ALBENGA Viviane (2017), *S'émanciper par la lecture. Genre, classe et usages sociaux du livre*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.

BARTHES Roland (2002 [1973]), *Le Plaisir du texte*, Paris, Le Seuil, édition Kindle.

BAUDRY Marie (2014), *Lectrices romanesques. Représentations et théorie de la lecture au XIX^{ème} et XX^{ème} siècle*, Paris, Classiques Garnier.

BOURDIEU Pierre (1979), *La Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit,

édition Kindle.

- BOZON Michel et François HERAN (2006), *La Formation du couple : Textes essentiels pour la sociologie de la famille*, Paris, La Découverte.
- CHARPENTIER Isabelle (2006), « Lecteurs et lectrices de *Passion simple* d'Annie Ernaux : Les enjeux sexués des réceptions d'une écriture de l'intime sexuel », dans Isabelle CHARPENTIER (dir.), *Comment sont reçues les œuvres*, Grane, Créaphis, p. 119-136.
- DETREZ Christine, et Anne SIMON (2006), *À leur corps défendant. Les femmes à l'épreuve du nouvel ordre moral*, Paris, Seuil, édition Kindle.
- DETREZ Christine, COTELETTE Patrick, et Charline PLUVINET (2007), « Lecture des filles et des garçons : à propos du Seigneur des Anneaux » dans Henri ECKERT et Sylvia FAURE (dir.), *Les Jeunes et l'agencement des sexes*, Paris, La Dispute, p. 45-62.
- GENETTE Gérard et Tzvetan TODOROV (dir.) (1983), *Travail de Flaubert*, Paris, Le Seuil.
- HUYSSSEN Andreas (1986), « Féminité de la culture de masse : L'Autre de la modernité » dans Geneviève SELLIER et Eliane VIENNOT (dir.) (2004), *Culture d'élite, culture de masse et différence des sexes*, Paris, L'Harmattan, p. 47-75.
- ILLOUZ Eva (2012), *Pourquoi l'amour fait mal. L'Expérience amoureuse de la modernité*, Paris, Le Seuil, édition Kindle.
- ILLOUZ Eva (2014), *Hard Romance : Cinquante nuances de Grey et nous*, Paris, Le Seuil, édition Kindle.
- JAUSS Hans-Robert (1978 [1972 ; 1974 ; 1975]), *Pour une esthétique de la réception*, Paris, Gallimard.
- JAYOT Delphine (2009), « Le bovarysme, histoire et interprétation d'une pathologie littéraire à l'âge moderne. Résumés de thèse », *Flaubert*. [En ligne] <http://journals.openedition.org/flaubert/411> [consulté le 31 juillet 2018].
- JODELET Denise (dir.) (2003), *Les Représentations sociales*, Paris, Presses Universitaires de France.
- LAHIRE Bernard (1993), « Lectures populaires : les modes d'appropriation des textes », *Revue française de pédagogie*, n° 104, p. 17-26.
- LECLERC Yvan (1997), « Comment une petite femme devient mythique » dans Alain BUISINE (dir.), *Emma Bovary*, Paris, Autrement, p. 8-25.
- MARPEAU Anne-Claire, (2018), « Peut-on lire Emma comme une prostituée ? Regard masculin et lectures plurielles de *Madame Bovary* de Flaubert », *Revue Flaubert*, n° 16 [en ligne]. URL : <https://flaubert.univ-rouen.fr/revue/article.php?id=233>. Consulté le 11 mars 2019.

- MAUGER Gérard, POLIAK Claude et Bernard PUDAL (2010 [1999]), *Histoires de lecteurs*, Broissieux, Le Croquant.
- PICARD Michel (1973), « La Prodigalité d'Emma Bovary », *Littérature*, n° 10, p. 77-97.
- RADWAY Janice (1984), « Interpretive Communities and Variable Literacies : The Functions of Romance Reading », *Daedalus*, vol. 113, n° 3, p. 49-73.
- RADWAY Janice (1991 [1984]), *Reading the Romance. Women, Patriarchy, and Popular Literature*, Chapel Hill, The University of North Carolina Press.
- RENARD Fanny (2011), *Les Lycéens et la lecture*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes.
- SCHULTHEIS Constance (1990), *A Study of the Relationship between Gender and Reading Preferences in Adolescent*, Mémoire de Master, Kent State University.
- Les Manuels de français se conjuguent au masculin. La représentation des femmes dans les manuels de français de seconde*, étude du centre Hubertine Auclert, 2013, p. 24 [en ligne].
- URL : https://www.centre-hubertine-auclert.fr/sites/default/files/fichiers/etude-2013-francais-cha-web_1.pdf. Consulté le 10 février 2019.